

Théorie et Applications ethnométhodologiques :

**Contribution à la compréhension en sciences
sociales et humaines**

06/05/2016

Prof. MBANGI MBONZALE

Introduction

L'ethnométhodologie, comme toutes autres disciplines, ne s'est pas créée ex nihilo : elle s'est affirmée progressivement dans le paysage de la sociologie moderne en puisant au sein de celle-ci ses acquis fondamentaux et en lui apportant un nouveau regard ainsi que des nouveaux éléments constitutifs. L'ethnométhodologie est une critique de la sociologie traditionnelle qui opère une rupture radicale (Coulon : 1996, p 3). Abondant dans le même sens, Grawitz (2001, p138) la présente comme une orientation plutôt qu'une doctrine. Elle justifie cette position par le seul fait que cette discipline donne priorité aux recherches sur terrain. Beltone (2000, p12) rejoint à son tour Coulon lorsqu'il affirme que l'ethnométhodologie rompt d'une façon radicale avec la sociologie traditionnelle.

De tout ce qui précède, pouvons- nous entrevoir au travers de ces différentes options scientifiques, le principe et la nécessité d'ouverture du débat sur la fonctionnalité de cette discipline au sein de notre milieu pour son exploitation comme connaissance scientifique ?

Ainsi, notre prétention, nous osons croire, est certes le fait que la connaissance de ce courant scientifique, ne constituera qu'une valeur supplémentaire qu'on mettrait sur la résolution méthodologique des faits à étudier.

Cela étant, pour étayer cette étude, nous nous disposerons de la manière que voici : un bref historique débutera notre débat ; puis nous tableurons notre dissertation sur les différentes sources qui alimentent ce courant ; nous donnerons ses techniques d'applications ; et enfin une conclusion marquera la fin de la discussion.

I. Bref historique

L'ethnométhodologie est un courant de la sociologie américaine né dans les années 1960 au campus de Californie. Il a gagné ensuite d'autres universités américaines et européennes, notamment anglaises et allemandes et plus longtemps après le public francophone. Cela s'est produit grâce à la diffusion de quelques textes fondateurs et de commentaires qui commençaient à se multiplier. Ainsi plus de vingt années après la parution de l'ouvrage fondateur d'Harold GarFinkel « Studies in Ethnomethodology », il n'était toujours pas traduit en français.

Après la seconde guerre mondiale, la sociologie américaine, sous l'impulsion, entre autres de Parsons, sociologue à Harvard, est marquée par un renouveau théorique important qui rompait avec l'empiricriticisme qui caractérisait encore la première moitié du 20^{ème} siècle. Au moins deux grands paradigmes conduisirent des recherches fructueuses à cette période. Il s'agissait notamment du structuro-fonctionnalisme avec Parsons, et également de l'interactionnisme symbolique avec Goffman.

S'inscrivant dans ce foisonnement intellectuel, l'ethnométhodologie va se constituer autour de la personnalité centrale d'Harold Garfinkel (1917-1987), instigateur du mouvement (Coulon, op.cit. 156). Pour Parsons, les motivations des acteurs sont intégrées dans des modèles normatifs qui règlent les conduites et les appréciations réciproques. Ici, les individus se conforment consciemment aux normes de la vie en commun pour éviter les sanctions et les

angoisses. Il y a un tribunal intérieur : c'est le système intériorisé qui gouverne nos conduites et même nos pensées nous dit encore en substance Coulon.

En 1964, un réseau était établi et comprenait en son sein au moins 25 membres dont Harvey Sacks, Carlos Castaneda, David Sudnow qui suivront plus tard des voies originales et apporteront une contribution décisive à la production intellectuelle de l'ethnométhodologie. Prenant appui sur ce réseau en expansion, la diffusion de l'ethnométhodologie s'accéléra et prenant acte, avec la parution en 1967 du livre fondateur « *Studies in ethnomethodology* », si bien qu'en 1972, le mouvement est fort bien installé et a produit de nombreux travaux. Il apparut une première scission, un premier groupe sous la houlette de Cicourel se concentre sur les aspects linguistiques et cognitifs de l'ethnométhodologie, tandis que l'autre reste plus fidèle à une analyse proprement sociologique. Par la suite, l'ethnométhodologie connaîtra une expansion assez rapide hors des frontières de la Californie et des Etats-Unis, sans forcément éveiller un réel assentiment chez tous les sociologues, dont les réactions pourront d'ailleurs être assez vives.

II. La rupture épistémologique

L'ethnométhodologie s'est construite en opposition à la sociologie traditionnelle, elle a trouvé ses marques, ses repères, dans la critique du paradigme théorique dominant aux Etats-Unis. Garfinkel justifie ses réactions sur l'un des axiomes fondateurs de la sociologie traditionnelle : l'existence de faits sociaux, objectifs et extérieurs aux individus, qu'on doit considérer comme des choses dotées de lois qui leur sont propres et possédant une propriété de permanence.

La tradition positiviste dans ce cas assigne aux individus, un rôle essentiellement passif et schématique. Le sociologue calque sur les acteurs des comportements attendus déterminés par un ensemble de valeurs et des normes intériorisées. Ainsi la société est perçue comme une structure objective extérieure aux individus qui la composent, d'une manière harmonieuse bien qu'éventuellement sujette aux conflits d'intérêts des acteurs.

Garfinkel inverse cette perspective en affirmant qu'au contraire les faits sociaux doivent être envisagés comme *l'aboutissement de processus*. Ils représentent dans ce cas la résultante de l'activité permanente des acteurs qui mettent en pratique dans la vie de tous les jours, un savoir pratique et un sens commun servant à la réalisation des tâches routinières. Dans cette approche, nous dit BEITONE et AL (2000, p112) : la réalité sociale n'est pas préexistante, elle est créée en permanence par des acteurs à travers des accomplissements pratiques, c'est-à-dire des activités quotidiennes qui se déroulent en continu.

A la réflexion de Durkheim considérant *les faits sociaux comme des choses*, Garfinkel rétorque en s'exprimant que *les faits sociaux sont des accomplissements pratiques*. Il annonce ceci à propos des études ethnométhodologiques. *Ce n'est donc pas une indifférence à la structure. C'est plutôt un intérêt pour la structure en tant que phénomène d'ordre réalisé.*

Ce changement de postulat et de programme de recherche est justifié selon Garfinkel par les difficultés théoriques que rencontre la théorie de l'action de Parsons. Celle-ci postule, pour simplifier que la stabilité de l'ordre social découle de l'intériorisation des normes

par les individus. Laquelle suit deux cheminements complémentaires : la socialisation (qui est rapprochée à l'éducation) et l'interaction (à l'expérience ordinaire du monde). Ces deux phénomènes vont être en relation de la manière suivante : la socialisation impose à l'agent une motivation à agir selon des normes de conduite, permettant ainsi à l'interaction d'avoir lieu sans écarts importants.

La contestation de Garfinkel porte sur la fragilité de ce postulat qui laisse un vide théorique entre système de socialisation et système d'interaction, pour lui, il paraît plus pertinent de supposer que l'ajustement aux normes découle de la signification que les acteurs donnent aux actes en fonction du contexte. Les individus utilisent la connaissance qu'ils ont des normes pour l'appliquer de manière à donner le sentiment qu'ils agissent normalement.

Cette conception s'avère différente *des théories culturalistes ou fonctionnalistes*, l'individu n'agit plus de façon mécanique suite à l'intériorisation de normes culturelles qui guideraient son comportement. En rétablissant l'importance du rôle des accomplissements pratiques et de la capacité de l'acteur à réagir par lui-même aux situations vécues, Garfinkel rejette la vision traditionnelle que les sociologues ont habituellement de l'acteur. Ainsi pour Garfinkel, il n'y a pas « *d'idiot culturel* », l'acteur n'agit pas seulement conformément à des alternatives d'actions fournies par la culture.

Ce qui a, sur le plan méthodologique, des conséquences importantes, puisque la recherche doit désormais se diriger vers les accomplissements pratiques des acteurs et "vers les méthodes et les raisonnements qu'ils emploient dans des situations d'action courantes. Les ethnométhodologues vont rejeter les méthodes d'investigation traditionnelles en sociologie. Celles-ci étant accusées de créer une distance par rapport à l'expérience et de calquer sur la réalité des modèles présumant une stabilité de l'ordre social. A ce sujet, Coulon (Op.cit. p 27) note qu'il importe de reconnaître que l'activité de tous les jours recourt à un mode de connaissance pratique et à un sens commun qu'on ne peut artificiellement détacher du mode de production du savoir scientifique.

Les méthodes qu'utilisent l'ethnométhodologie vont différer fortement de celles utilisées traditionnellement en sociologie. Sans rejeter forcément l'analyse quantitative, l'accent est mis sur les procédés courants de la vie quotidienne auxquels on ne prête parfois aucune attention. *C'est l'applicabilité de la logique locale*

De plus GarFinkel récuse la tendance des sciences sociales à interpréter les faits et gestes des acteurs, qui implique que seul, le sociologue professionnel est à même de saisir le sens caché et les motivations latentes de l'action. Contre cette assertion professionnelle, Garfinkel réhabilite l'acteur comme sociologue profane capable mieux que quiconque de donner les raisons de son action et d'en comprendre le sens. Il emprunte d'ailleurs cette idée à Schütz qui déclarera ceci : « *Nous sommes tous des sociologues à l'état pratique* ».

L'ethnométhodologie va également porter une critique sur l'objectivisme, ce qui, au moment de l'essor de l'ethnométhodologie, s'avérait être relativement original. Elle conteste la posture commune en sociologie qui consiste à imposer une coupure artificielle entre l'objet

d'observation et le sujet observant, visant à obtenir une extériorité de l'analyse et une reproductibilité de l'expérience.

Cela vaut, écrit Saint Sernin (1995, p 73) pour le subjectivisme qui réhabilite le fait que le sujet observant comme faisant partie du champ de l'objet d'observation et qui autorise la prise en compte de la subjectivité du chercheur comme outil d'analyse. Les implications d'un tel renversement sont loin d'être nulles puisqu'elles débouchent sur deux conceptions radicalement différentes du social : dans une perspective objectiviste, on mettra l'accent sur la stabilité et la permanence des institutions au sens large ; tandis qu'inversement dans une optique subjectiviste, on insistera sur la dynamique de la construction incessante de l'ordre social, qui résulte de l'ajustement ponctuel ou durable de l'intersubjectivité des acteurs.

Ainsi les ethnométhodologues s'attèlent-ils à déconstruire les notions de statuts et de rôles ; et à introduire une flopée de nouveaux concepts qu'ils puisent parfois dans la linguistique. De même la prise en compte de l'indexicalité du langage dans l'analyse rompt avec la tradition objectiviste qui cherche à réduire au maximum la contextualité des concepts qu'elle emploie.

III. Théorie et Applicabilités ethnométhodologiques

A. Théories

Il paraît évidemment vain d'énumérer l'ensemble des apports théoriques de l'ethnométhodologie. Cependant il est possible d'en dégager les problématiques constitutives et le noyau de schèmes explicatifs et conceptuels qui lui fournissent un socle consistant.

L'ethnométhodologie rappelons-le, s'est construite en opposition avec la sociologie traditionnelle ; mais cela ne l'a pas empêché de développer des problématiques originales et d'ouvrir de très nombreuses pistes des questionnements et de recherches dont la superposition forme un tout relativement cohérent. Reprenons le questionnement initial de l'ethnométhodologie : quelles sont les *méthodes* utilisées par les individus pour donner sens à leurs actions et accomplir les tâches de tous les jours ? Cette question sous-tend une doctrine de recherche que Mehan (1997, p35) exprime en ces termes : « *C'est seulement en sachant comment les membres construisent leurs activités qu'on peut être raisonnablement certain de ce que sont ces activités réellement* ».

Dans ce cas précis, la réalité sociale est créée par les acteurs sociaux dont les pratiques ne sont qu'un départ : il reste à savoir comment elle se crée et comment elle est de fait, interprétée par les acteurs à travers le langage et les échanges routiniers. Il convient de signaler aussi que *le phénomène fondamental sur lequel se focalise l'ethnométhodologie nous énonce Garfinkel est la production locale et endogène, des choses les plus ordinaires de la vie sociale ; procédant d'un travail d'organisation. Lesdites choses sont observables à l'aide d'instructions et l'on peut en rendre compte dans le langage naturel du point de vue du sens commun.*

La description de la réalité sociale en termes de procédures, fait partie des techniques ethnométhodologiques, et ces procédures ne peuvent être découvertes que dans des

cas concrets et particuliers. Comment la société s'assemble, *par quel miracle*, voilà l'objet central des études ethnométhodologique nous rappelle De Luze (op.cit. p 14)

Il faudrait en outre garder à l'esprit que Garfinkel ne rejette pas pour autant le fait social, il en modifie seulement la perspective d'observation, il le subjectivise, en quelque sorte. Pour lui, le phénomène à étudier n'est pas le fait social, tel qu'il est donné à la perception immédiate de l'observateur, mais ce qui rend possible une telle perception, c'est à dire les procédés utilisés par un individu pour reconnaître, selon ses propres critères de jugement, un fait social en tant que tel.

La question de savoir comment les membres disposant de ressources et de compétences, coordonnent leurs activités de façon à produire un ordre local renvoie donc intrinsèquement à des phénomènes de classifications de temporalité, de cohérence, de logique, d'erreurs, d'accidents, de causalité qui forment les contextes d'actions individuelles ou collectives. Chacun de ces processus utilisés au cas par cas renvoie à des concepts propres à l'ethnométhodologie ou à des problématiques distinctes. De même, les relations entre la mémoire, le discours et la pratique dans l'interaction considérée comme réflexive renvoient à l'étude de la signification. Les développements en ethnométhodologie prolongent le programme initial de recherche et puisent leurs outils de réflexion dans des voies assez diverses.

Pour faire bref, disons que les possibilités d'applications et de développement semblent illimitées puisque l'ethnométhodologie nous renvoie à l'étude du singulier. Il n'en demeure pas moins qu'elle a apporté un début de réponse aux questions qu'elle a soulevées, et a introduit de nombreux concepts utiles à la sociologie.

B. Applicabilité ethnométhodologique

On doit à Garfinkel, l'élaboration des bases théoriques de l'ethnométhodologie. Partant de la problématique de fond qu'on vient d'examiner, il conclut logiquement à un ensemble de postulats de recherche. Concernant l'action, l'acteur est capable d'adapter son comportement (*ad hocing*) de façon permanente, il sait comment se comporter dans un groupe et organiser ses rapports avec autrui dans des groupes dont il connaît les finalités, les allants de soi, les manières d'être, les tabou. Ce qui implique qu'il peut décrire et commenter ses actions, leur pourquoi, leur comment et analyser celles des autres membres également. Ses comportements jouissent du privilège de *racontabilité (accountability)*.

Cette redéfinition de l'acteur social implique une posture différente du chercheur social. Il doit posséder la qualité de *membre*. Cette notion n'est pas à prendre dans son sens parsonien : l'appartenance à une communauté, elle se rapporte plutôt à la maîtrise du langage commun nous dit Garfinkel, qui renvoie à une conception phénoménologique de l'affiliation à un groupe. Les aptitudes sont nécessaires à l'observation des phénomènes quotidiens de l'ordre social, à la collaboration et à l'interaction, pour qualifier la notion de membre ; qui, une fois affilié, ne s'interrogera plus sur sa conduite, il en connaîtra les implicites et les routines. C'est grâce à cette intégration qu'on s'identifie comme appartenant à une culture. Un membre, d'après nous, est donc quelqu'un qui a intégré la culture d'un groupe et l'utilise naturellement comme compétences acquises, ce qui lui permet de se connaître comme membre du groupe.

Le travail de recherche suppose l'acquisition du langage commun et du statut de membre comme conditions incontournables du savoir. Poussant le raisonnement plus loin, Garfinkel et Sacks affirment que les études ethnométhodologiques sur les structures formelles sont destinées à l'étude des phénomènes tels que leurs descriptions par des membres quels qu'ils soient, en s'abstenant de tout jugement sur leur pertinence, leur valeur, leur importance, leur nécessité, leur praticabilité, leur succès, ou leurs conséquences ».

Cette posture est celle de l'indifférence ethnométhodologique, et elle concerne l'ensemble du raisonnement sociologique pratique. La posture d'indifférence méthodologique n'est pas très éloignée de la réduction phénoménologique, débouchant sur l'attitude de l'ego transcendantal qui observe ses pensées. En tous les cas, le terrain de l'ethnométhodologie s'en trouve agrandi considérablement puisque tous les raisonnements sociologiques, psychiatriques tombent dans son champ d'études.

L'acteur social met en œuvre et acquiert des procédés interprétatifs qui assurent en permanence un sens à la structure sociale. Cette préoccupation fondamentale, déjà introduite plus haut renvoie nécessairement à l'importance du langage dans l'élaboration de la signification. Une des premières avancées de l'ethnométhodologie dans ce domaine est d'insister sur le caractère multiforme du discours qui comprend aussi bien le langage proprement dit que la gestique, et sur le caractère construit du sens que l'acteur donne au discours.

Les comportements, le langage, sont des signes dont nous construisons, nous-mêmes et dans l'interaction, la signification. Cette construction a plusieurs caractéristiques, elle est évolutive et continue et prend sa source dans l'espace, la temporalité, et le cadre social de l'interaction. La construction du sens est donc locale, elle fait appel aux éléments de l'environnement local du sujet. Une fois le discours défini, il reste à déterminer comment les acteurs vont l'interpréter. Voici quelques concepts centraux de l'ethnométhodologie : **l'indexicalité, la réflexivité, l'accountability, et le membre.**

1. L'indexicalité

L'indexicalité est une notion empruntée à la linguistique, elle a été initialement formulée en 1954 par le linguiste et mathématicien Bar Hillel et désigne une propriété du monde plus qu'un social. Elle soutient le fait que la vie sociale se constitue à travers le langage : non pas celui des grammairiens et des linguistes, mais celui de la vie de tous les jours. On se parle, on reçoit des ordres, on répond à des questions, on enseigne, on écrit des livres de sociologie, on fait son marché, on achète et on vend, on ment et on triche, on participe à des réunions, on fait des interviews tout cela avec la même langue. C'est à partir de ce constat que se développe l'interrogation ethnométhodologique sur le langage.

Dans ce sens aussi, les échanges sociaux se construisent sur des non-dits, des sous-entendus qu'on repère dans le langage par des expressions comme *etcetera, vous voyez bien ce que je veux dire, qui vivra verra, Mambo toka, Lisapo onge, Ayina vile, Bomba bomba, Olukaka makambo, Oyo ekoya...* L'information est alors complétée par les membres qui ont acquis un répertoire de sous-entendus dont la compréhension n'engage pas de termes lexicaux et la

communication verbale présuppose que le locuteur et l'auditeur acceptent tacitement l'existence de significations communes. C'est la forme de la *réciprocité des perspectives* introduite par Schütz.

Il y a donc un savoir commun socialement distribué qui s'appuie sur *des formes normales* de discours. Les acteurs tendent à rétablir *la réciprocité des perspectives*. Garfinkel étend cette notion à l'ensemble du langage et considère que l'indexicalité, loin de parasiter nos échanges verbaux est un moyen efficace de faciliter l'intelligibilité du discours. La tentative des sciences sociales d'épurer le discours de son caractère indexical est d'ailleurs vaine car elle débouche sur une régression à l'infini. Qui plus est, on ne peut oublier, comme on le fait généralement, qu'un mot, une institution ne peuvent s'analyser qu'en référence à des situations. En bref, ici l'accent est mis sur le langage.

2. Le concept de réflexivité

Ici l'on insiste plus sur le positionnement explicite dans le rapport entre action et langage, entre situation et compréhension de la situation. Il est un phénomène à observer dans le comportement. Il décrit le caractère performatif du langage, à savoir que l'énonciation constitue l'action. Le discours donne des renseignements sur le contexte et des indications. Sa présence au cours d'échanges verbaux renseigne sur le déroulement et la normalité d'une scène d'interaction. La cadence des échanges verbaux et la fréquence des silences et des « euh ! Euh ! », « Je vois », « ah » et autres « oh », guident réflexivement l'interlocuteur et l'auditeur au cours des échanges (Cicourel, p 74).

Mais Garfinkel prolonge le raisonnement et considère que la réflexivité désigne l'équivalence entre décrire et produire une interaction, entre la compréhension et l'expression de cette compréhension. En effet, en parlant, dans nos activités quotidiennes, nous construisons le sens et l'ordre, la rationalité de ce que nous sommes en train de faire au même moment. La réflexivité permet de corriger certaines erreurs de parcours du genre telle que : quelqu'un mord dans une tomate mais déclare sentir le goût du miel.

3. Le concept accountability

La notion d'accountability est un terme anglais que les ethnométhodologues francophones ont choisi de ne pas traduire, faute de terme équivalent. L'accountability est un caractère qui doit s'appliquer aux sujets d'études ethnométhodologiques. Pour ce faire, il faut respecter le principe ci-après : un fait à étudier doit obligatoirement être : *rapportable ; descriptible ; observable ; et aussi résumable*.

4. La notion de membre

Dans « le vocabulaire ethnométhodologique, écrit Coulon (43), la notion de membre réfère non pas à l'appartenance sociale mais à la maîtrise du langage naturel ». Devenir un membre, c'est appartenir à un groupe, à une institution. Ce qui requiert la maîtrise progressive du langage institutionnel commun. Cette affiliation repose sur la particularité de chacun. On ne peut pas parler de l'ethnométhodologie sans donner la contribution de Sacks. Nous ne devons que nous plier sur cette logique cartésienne. Sacks est celui qui a introduit la notion de catégorie pour expliquer comment les acteurs interprètent les structures sociales, comment *ils font et reconnaissent une description*.

Nous voudrions ici souligner l'importance de cette approche qui anticipe et prolonge tout un courant de recherche allant de l'anthropologie à la sociologie, quand on y réfléchit, abonde de front, les problèmes d'interprétation du social et de leur compréhension. Sacks s'interroge également sur la capacité qu'ont les acteurs à associer des catégories et à en tirer des significations. Le problème pouvant être, par exemple, de comprendre comment l'acteur reconnaît entre différentes catégories, celle qui est la plus adéquate pour référencer une personne. Le problème se présente comme suit : il existe plusieurs ensembles de catégories, mais pour parler d'une personne, comment un ensemble va être sélectionné par exemple, une mère devient une femme, une sportive, une voisine. Précisons d'emblée que Sacks retient une conception extensionnelle en termes d'appartenance de classe de la catégorie : la catégorisation qu'utilisent les acteurs se présente comme un jugement d'appartenance.

Cette analyse permet d'explicitier de nombreux problèmes propres à la sociologie. Elle aborde le problème de la désignation comme pouvant être relié à celui de la catégorisation de groupes sociaux et à l'appartenance sociale. Par exemple, les adolescents membres d'un groupe peuvent créer leur propre système de désignation, ils utiliseront des catégories différentes d'un autre groupe social, et évalueront différemment les personnes suivant l'origine de la désignation. En d'autres termes, les membres d'un groupe choisissent le terme en fonction du destinataire et le chargent d'une évaluation particulière.

Cette désignation qualifiée de sociale est active, et interagit sur les personnes, et peut être liée à des revendications identitaires. L'analyse des catégories fournit un bon exemple de la portée de l'ethnométhodologie, car celle-ci ne se limite pas, contrairement à ce qui est généralement avancé, à une visée purement microsociologique. Les méthodes employées par les acteurs sociaux pour interpréter la structure sociale ont des conséquences au plan macrosociologique, et ceci pratiquement à leur insu. Il n'empêche que dans la pratique, les études ethnométhodologiques se sont surtout intéressées à des problèmes microsociologiques.

C. Techniques

Voici les cinq principes directeurs qui dirigent les recherches en ethnométhodologie prise comme méthode de recherche en sciences sociales. Il convient de signaler aussi le fait que l'originalité de l'ethnométhodologie sur le plan méthodologique tient au fait qu'elle s'articule comme un tout cohérent, théories et expérimentations fonctionnant ensemble. La méthode d'investigation du terrain et de choix de terrain sont dictées par la théorie, et incluses dans cette la théorie.

1. Liberté d'expression.

C'est un principe désignant l'expression de la volonté librement exprimée par l'enquêté. Ce principe ne tient compte que des déclarations faites ou des opinions exprimées sans contrainte par les enquêtés. On prend en compte les expressions produites par les acteurs (enquêtés) avec leurs propres mots et émotions.

2. Globalité et de la totalité du fait

L'ethnométhodologie *tient compte des aléas*, c'est-à-dire elle prend en considération la possibilité de la globalité ainsi que celle de la totalité du fait à étudier en le plaçant dans le cadre purement comparatif. Ce qui importe ici c'est la notion de connexité des faits à étudier, dans l'interopérabilité.

3. Découverte du sens commun et de la logique locale

Dans cette optique, l'ethnométhodologie va à la recherche des éléments capables de compromettre le résultat de recherche. C'est la phase de la prise en compte du sens commun. Par cette expression nous comprenons par-là, ce qui ressort des analyses que font les gens ordinaires des situations dans lesquelles ils trouvent des composantes incontournables des actions qu'ils posent ; c'est donc à partir d'elles qu'il faut organiser les observations et prendre leurs initiateurs comme informateurs pour le contenu empirique des interprétations.

En ce qui concerne la logique locale, elle est la réalité que l'on constate au moment du déroulement d'un événement donné qui très souvent aussi dépend d'un lieu à un autre et d'un espace à un autre. Donc la logique locale est la situation de fait devant laquelle on se trouve et qui est perpétuée en habitus

4. Evolution historique

L'ethnométhodologie prend en compte les aspects dynamiques des faits à étudier en les plaçant dans la perspective historique. Il y a la prise en compte des éléments historiques. Car, Glesserman (SAE, p 17) s'exprime dans ce sens à ce propos : « qu'il n'existe dans l'histoire aucune causalité moniste, rien que la causalité pluraliste ». On y décèle toujours l'action d'une multitude de facteurs simultanés dont aucun ne peut être retranché sans influencer le résultat final.

5. Mise en scène.

Choix des éléments

Choix de structures

Choix des acteurs

C'est la dernière phase de l'application de cette méthode. Ici, il s'agit de remettre le résultat dans le contexte idoine et le placer dans le temps et l'espace. Le but essentiel est d'agencer en définitive le résultat dans une vision réaliste. Parler de la mise en scène, c'est revenir spécifiquement à l'applicabilité de trois notions fondamentales que voici : la notion du choix des éléments qu'on place, la notion de structure d'accueil, et la notion de réactions des bénéficiaires de ce cadre ou structure.

a. Notion de choix des éléments

La notion de choix entraîne un changement radical dans des processus d'enquête, le quel changement doit en principe aller selon l'orientation ou l'objectif de la recherche (la

société). L'on procède alors à un choix qualitatif. En sorte que les éléments soient indispensables dans la structure en jouant un rôle suffisamment appréciable. Donc dans le choix, on a le passage de quantité en qualité.

b. Notion de choix de structure.

On envisage les différents agencements qu'il faut mettre en place pour accommoder le résultat de l'enquête prise dans le cadre de la logique locale. Comme nous le constatons, il importe aux ethnométhodologues de décrire en termes de procédures les méthodes employées par les acteurs pour interpréter la structure sociale. Aussi doivent-ils coller au mieux le groupe qu'ils cherchent à étudier, ce qui se traduit par des dispositions d'enquêtes très pragmatiques.

c. Notion de réaction de l'acteur

Dans l'ethnométhodologie les acteurs doivent avoir l'idée du remplacement pour accomplir le sens de la rotation dans le système. C'est-à-dire, ils doivent obligatoirement savoir remplacer et se faire remplacer. Ici on cultive l'idée du mouvement astrologique de la rotation et de la translation des acteurs. Dans la société aucun système donné n'est statique, y compris des acteurs. Ceux-ci requièrent une certaine mobilité sociale. L'ethnométhodologie travaille à la fois en amont et en aval de la réalité sociale à étudier.

Cependant, l'originalité de l'expérimentation ethnométhodologique tient dans l'importance qu'elle attribue à l'interaction entre le chercheur et son terrain, et à la subjectivité du chercheur. La façon dont le chercheur entre en relation avec le terrain est en elle-même une ressource pour le chercheur.

Il faut noter également que *l'ethnométhodologie ne rejette absolument pas l'analyse quantitative*. Cicourel en fait même l'apologie dans un de ses ouvrages « *Method and Measurement in Sociology* ». Il circonscrit cependant celle-ci à des faits sociaux ou des catégories sociales ayant une validité du point de vue ethnométhodologique. En quelque sorte, avant de se livrer à une analyse quantitative, il faut avoir pratiqué préalablement une eidétique pour ne retenir que les catégories et les faits sociaux essentiels.

Enfin, la technique la plus originale et incontestablement est le breaching ou provocation expérimentale. Garfinkel eut l'idée de la mettre en place afin de tester les rouages sociaux de la routine et le rôle de la confiance sans laquelle nos échanges ne pourraient avoir lieu. Il s'agit pour l'essentiel de provoquer des situations inhabituelles qui déstabilisent l'acteur dans sa vision du monde et dans ses préoccupations les plus banales.

Dans la pratique, on peut exercer le breaching de mille et une façon, par exemple, en appelant un assistant au grade du professeur ; une recrue au grade de commandant, un huissier au grade du Directeur, un ouvrier au titre de chef, ou patron etc. (sans qu'il soit au courant du caractère expérimental de cette attitude) afin d'observer leur réaction et d'inférer l'importance de l'accord entre les acteurs qui prévaut au sujet des situations habituelles.

Sur le plan théorique, cette expérimentation vise donc à éclairer les procédures de normalisation utilisée par les acteurs. En cas d'un écart persistant à la norme attendue du comportement de l'autre, on se livre à une réinterprétation visant à normaliser les écarts, c'est à

dire à les rendre acceptables. La confiance, reposant sur une compréhension mutuelle (faisant appel à l'indexicalité) est brusquement mise en défaut par le breaching, elle crée un état d'anomie transitoire et artificiel qui vient perturber le bon déroulement de l'action et déstabilise les acteurs dans leurs convictions presque inconscientes (puisque normales) qu'il y a une « *réciprocité des perspectives* » ou « *interchangeabilité des points de vue* », un savoir commun à propos d'une situation, bref, une normalité supposée par les acteurs, des situations et de la compréhension des situations par autrui.

L'ethnométhodologie complète donc l'analyse formelle des organisations dont elle éclaire les faiblesses. Mais elle doit certainement pouvoir servir à résoudre des problèmes concrets au sein des organisations du fait de l'acuité de son regard et de la dimension pratique de ses analyses (peut-être que Taylor, d'ailleurs, en décomposant les mouvements de ses ouvriers au cours de ses analyses anticipait l'ethnométhodologie).

Conclusion

La méthodologie en sciences humaines et sociales nous renseigne du point de vue épistémologique de l'existence des plusieurs courants de pensées, méthodes et techniques de recherches parmi lesquels nous trouvons l'ethnométhodologie. Celle-ci est une méthode et à la fois une technique. Elle dispose promptement de ses instruments de récoltes et de traitements de données. Créée par Harold GarFinkel en 1967, elle est une sociologie américaine prônant la pratique de la logique locale sur base d'analyse qualitative, du microsocial et s'opposant au sociologisme. Cette méthode est applicable à toutes les disciplines des recherches car, elle prend en compte les dires et les non-dires en articulant les notions telles que : l'indexicalité, la réflexivité, l'accountability. L'ethnométhodologie est à l'antipode de la sociologie traditionnelle. Ses recherches s'articulent autour de l'idée selon laquelle nous sommes tous sociologues à l'état pratique. Le réel est déjà décrit par les gens. Le langage ordinaire dit la réalité sociale, la décrit et la constitue en même temps. Ainsi, trouvons-nous mieux à ce niveau, que cette méthode est applicable à toutes les disciplines scientifiques en sciences sociales et humaines.

Bibliographie

1. BELTONE. A., et AL., **Sciences Sociales**, Paris, éd. Dalloz, 2000.
2. COULON. A., **L'ethnométhodologie**, Paris, « Que sais-je » ? PUF, 1996.
3. GLESSERMAN, G., **Les lois de l'évolution sociales**, Moscou, éd. Langue étrangère.
4. GRAWITZ. M., **Méthodes des Sciences Sociales**, Paris, 11^{ème} éd. Dalloz, 2001.
5. GRAWITZ.M., **Lexique des sciences sociales**, Paris, Ed. Dalloz, 2004
6. JAVEAU, C., **Leçons de sociologie**, Paris, éd. Armand Colin, 1997.
7. RUSS, J., **La Marche des idées contemporaines : un panorama de la modernité**, Paris, éd. Armand Colin, 1994.
8. SAINT – SERNIN, B., **La raison au XX^{ème} siècle**, Paris, éd. Seuil, 1995.